Document généré le 19 avr. 2024 02:34

Études littéraires africaines

Sociétés Africaines (et diaspora), n° 1, mars 1996, L'Harmattan, 90 F

Daniel Delas

Numéro 1, 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042712ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042712ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Delas, D. (1996). Compte rendu de [*Sociétés Africaines (et diaspora)*, n° 1, mars 1996, L'Harmattan, 90 F]. *Études littéraires africaines*, (1), 91–93. https://doi.org/10.7202/1042712ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

■ RESEARCH IN AFRICAN LITERATURES, VOL 27, N°1, SPRING 1996, INDIANA UNIVERSITY PRESS, 245 P.

Toute la première partie de ce numéro est consacrée à « Shakespeare in Africa », ce qui se comprend aisément si l'on songe à l'influence considérable exercée par cet auteur sur les littératures africaines anglophones, qu'il s'agisse de *Julius Nyerere* traduisant Julius Caesar en Swahili ou encore, pour citer Abiola Irele dans sa présentation de ce numéro, *« Soyinka's deployment of A Midsummer's Night Dream at the organizing intertext for the symbolic elaboration of his play A Dance of the Forests »*.

La seconde partie est consacrée à une table ronde autour de l'œuvre considérable de Kwame Anthony Appiah, tout particulièrement à propos de son *In my Father's House : Africa in the Philosophy of Culture* (1992). C'est dire que l'on déterre un certain nombre de haches de guerre : la culture africaine constitue-t-elle un ensemble cohérent, ou au contraire une grande variété et disparité de cultures ? Nous voilà bien loin de Jahn et de son *Muntu*. Le problème avait déjà été bien posé par Bill Ashcroft & al dans *The Empire Writes Back* (1989). Comme le fait observer Appiah : « Quoi que les Africains puissent partager, nous ne partageons ni la même tradition culturelle, ni les mêmes langues, ni un vocabulaire conceptuel ou religieux qui nous serait commun. » (p. 26). Ce débat est très animé et chaleureux, avec de nombreuses participations africaines. Il serait à souhaiter que l'univers de la francophonie puisse avoir accès à toutes ces discussions...

La dernière partie, conformément aux habitudes de ce périodique, passe en revue les dernières publications importantes dans le monde des africanistes ; la francophonie est à sa place par des publications sur le Maghreb et les Antilles. Un bon numéro.

■ Jean SÉVRY

■ SOCIÉTÉS AFRICAINES (ET DIASPORA), N°1, MARS 1996, L'HARMATTAN, 90 F

Il est toujours agréable de saluer le démarrage d'une nouvelle revue, d'autant que celle-ci, trimestrielle, se donne une mission de première importance : lutter contre l'afro-pessimisme et chercher « une autre culture de l'objet » qui permette à l'Afrique de prendre en compte sa propre mémoire. Babacar Sall son animateur, universitaire reconnu, a défini avec une équipe jeune et dynamique une maquette qui organise autour d'un dossier des éléments d'information variés. Thème des prochains numéros : précarisation des conditions de la recherche et bilan des conférences nationales.

En ouverture de ce premier numéro, Achille Mbembe aborde avec force

la question de la démocratie en Afrique et montre que l'effondrement progressif des dispositifs mis en place pour protéger les populations des conséquences de la « rareté matérielle » (développement de la fonction publique, protection clientélaire, rôle important de l'économie communautaire) débouche sur un appauvrissement de masse piloté par la Banque mondiale et ses partenaires et sur une déliquescence des institutions ; la porte est désormais ouverte à toutes les dérives. Il est donc urgent de réfléchir sur les liens entre l'économique et le culturel pour s'émanciper des recettes de « l'utilitarisme vulgaire ».

C'est à ce même sujet que s'intéresse Claude Meillassoux. Après avoir relevé l'amer paradoxe qui voit les anciennes puissances coloniales qui ont tout fait, avant et après les Indépendances, pour faire désapprendre la démocratie aux Africains, la leur imposer aujourd'hui, Meillassoux montre que la notion d'ethnie qui a servi d'instrument à la colonisation (qui l'a durcie à son profit en y réinjectant des classifications racistes) sert à nouveau aux experts de la Banque mondiale pour « accréditer l'idée d'une responsabilité de la « culture » dans le sous-développement», comme on le voit dans l'ouvrage de Serageldin et Taboroff, *Culture et Développement en Afrique* (Washington, 1994) publié sous la double égide de la Banque mondiale et de l'Unesco. Dans ces conditions, conclut Meillassoux, « On constate à quel point la "politique culturelle" préconisée par la Banque mondiale et ses experts, loin d'être une aide au développement de la culture, est au contraire une menace de première grandeur qui éloigne encore de la solution démocratique » (p. 62). A cette démarche d'inspiration technocratique, il faut opposer une marche démocratique vers la démocratie : « La démocratie se construira par les mouvements qui se consacreront à cette tâche, avec tous ceux qui accepteront de participer égalitairement à cette lutte collective. Les institutions démocratiques, à tous les niveaux de représentation, seront le produit de la mise en œuvre de ce programme à l'échelle nationale et africaine » (p. 64). Si l'on peut être d'accord avec Meillassoux sur le refus de la définition identitaire qui transforme en nature ce qui est situé dans une historicité donnée, on peut regretter qu'il n'avance pas plus dans la définition d'une culture africaine née de son histoire coloniale et post-coloniale.

Suivent deux articles à caractère historique. Le premier, dû à Jean-Baptiste Onana, relate l'histoire de l'urbanisation séparée en Afrique du Sud, qui a vu apparaître d'abord les « compounds », sorte de cités-prisons du début du siècle, puis les *townships* dont Soweto est le nom le plus connu (fondé en 1929).

Dans le second consacré à « Ecologie et histoire en Afrique Noire », Catherine Coquery-Vidrovich combat à sa façon l'afro-pessimisme à partir de l'examen des données pluviométriques : certes, reconnaît-elle, l'Afrique est dans une mauvaise passe puisqu'elle doit affronter une croissance démographique sans précédent tandis que sévit une sévère sécheresse et que la dépression économique mondial raréfie ses exportations. Le

miracle, conclut l'historienne, c'est que non seulement l'Afrique existe encore mais qu'elle résiste et invente des formes « informelles » nouvelles.

En clôture de ce numéro, last but not least, un entretien avec le vice-président de l'APELA, notre ami Bernard Mouralis, à partir de son dernier livre *L'Europe, l'Afrique et la folie*. On retrouve, à partir des questions de Boniface Mongo et en parlant de Mongo Beti, des écrivains de la négritude et Tchicaya U Tam'Si, les thèmes qui sont chers à Bernard Mouralis : certes la colonisation a mis en place des représentations infériorisantes de l'Autre destinées à justifier l'action coloniale mais c'était dans le cadre d'une idéologie humaniste universelle où homme évolué et homme primitif font l'un et l'autre partie de l'humanité, tandis que parachuter des sacs de riz aux habitants des pays sous-développés se rapproche dangereusement du comportement qu'on peut avoir avec des animaux en voie de disparition !

Bonne chance à *Sociétés Africaines* !

■ Daniel DELAS